



## LE CŒUR DE PARIS

### EXTRAIT

— Ils en sont où, là, les mômes ?

Omar, un grand Noir en veste de cuisine avec une cigarette coincée au-dessus de l'oreille, fait irruption dans la salle du restaurant. Omar, c'est à la fois un pur produit de Belleville (il est né à quelques rues de là) et en même temps pas du tout, car il a fait ses armes culinaires à New York et à Singapour. Il en est revenu avec un concept de restaurant *fusion*, tour à tour végétarien, végétalien, sans gluten, sans lactose, le genre de cuisine qui nous fait croire qu'on va vivre cent-cinquante ans. *Foodie Num Num* entérine un peu plus l'avancée des bobos dans le quartier, pourtant encore une minorité parmi ceux qui sont là depuis longtemps : les Chinois surtout, mais aussi toute l'Afrique et le Moyen-Orient, musulmans, juifs ou laïques.

Omar jette un coup d'œil indigné à la pendule vintage sur le mur de carreaux métro blancs et soupire.

— Vingt minutes, quand même.

Voilà. On est le 20 avril, il est 16 heures 21 et je suis officiellement le dernier homme *punctuel* de Paris. L'invitation à la célébra-

tion de mon anniversaire dans le restaurant de notre ami Omar stipulait 16 heures. Mon vieux smartphone tout rayé vibre depuis une demi-heure d'excuses très touchantes.

— Sans blague, dit Omar. Y en a pas un qui est fichu d'être à l'heure, c'est quand même spectaculaire.

Je souris à l'ironie. Si Omar peut prétendre à la ponctualité, c'est uniquement parce qu'il est physiquement sur les lieux ; mais il m'a abandonné vingt minutes pour régler une histoire de paperasse avec Alexandre, son serveur.

— T'inquiètes, dis-je, avec l'air de celui qui n'a pas remarqué l'heure qui tourne. Ça me ramène vingt ans en arrière. La boum de mes seize ans. Tu te souviens ?

— Malheureusement, oui, dit Omar en allumant les suspensions minimalistes au-dessus du vieux comptoir de boucherie.

De l'autre côté de la rue, un chien lève la patte sur la façade taguée d'une épicerie chinoise. Le propriétaire gesticule derrière sa vitre pour faire fuir l'animal, qui, en vrai Titi parisien, s'en tape le coquillard.

— Et tu vois, là tout de suite, je déguste le bonheur d'être assez vieux pour ne plus me la raconter, dis-je en soupirant.

Omar glousse. Le rire d'Omar a maintes fois été sujet à débat parmi les copains. L'ami a la carrure d'une star du football, sa présence mâle intimide les clientes, ses yeux sombres rayonnent d'une autorité tranquille. Mais son rire, ah son rire. Décision collégiale : il sonne comme une fillette qui aurait trouvé marrant de mettre sa Barbie dans un toaster, un caquetement singulier et tout à fait ridicule, qui, miraculeusement, n'ôte rien à son charme. Au contraire, presque.

— Pour tes seize ans, dit Omar, tu aurais pu avoir une console de jeux, un 33 Tours ou un caleçon Marsupilami, et où ils seraient maintenant, dis-le moi, hein ? Alors qu'à la place...

— ... on m'a offert une leçon universelle sur les femmes, sur l'amitié et sur le pouvoir de séduction des belles piscines.

— Inestimable.

— La vraie richesse des vieux, Omar, la perspective.

— C'est grâce à elle qu'on peut en rigoler. Il y a vingt ans, c'était moins drôle.

Omar tripote la sono. Une musique expérimentale branchée emplit la salle. Il tend le cou pour regarder vers la vitre.

— Tiens, je crois que c'est pour toi.

D'un côté de la rue, le chien de tout à l'heure se soulage avec un abandon radieux. Sur le trottoir d'en face, Amanda.

Amanda, trente ans. Joli visage rond maquillé avec soin, de longs cheveux noirs qui tombent sur une doudoune de marque, ses mollets généreux serrés dans des bottes en cuir impeccablement cirées et des collants rose pâle. Dans ses yeux, l'inquiétude, et aux bouts de ses doigts gantés, un guide de Paris truffé de Post-it. Amanda n'est jamais venue à Belleville, c'est clair. À cet instant précis, je le sais, elle craint pour les perles à ses oreilles, son sac Vuitton et sa dignité d'Américaine.

— Ah oui, elle est venue.

Malgré mes efforts, je n'ai pas réussi à le dire d'une façon naturelle.

— C'est qui ?

— Amanda, elle est stagiaire dans notre agence. Connecticut ou Massachusetts, je ne sais plus, East Coast en tous les cas. Elle est arrivée à Paris le mois dernier.

Omar me fixe. J'essaie de ne pas le regarder, mais je le sens bien, il va voir que je cache des choses.

— Et... ?

— Non non, rien. C'est Amanda, elle arrive, voilà, youpi.

Omar fait sa bouche en cul de poule et je capitule :

— C'est juste que je soupçonne Edie de vouloir me brancher

avec elle, et c'est pour cela qu'elle l'a invitée. Et moi, je suis pas sûr d'être... enfin qu'elle soit... tu vois.

— D'une, ça m'étonnerait que ça soit l'intention d'Edie, commence Omar.

— Tu vas pas me faire croire que c'est pas son genre, dis-je, plutôt heureux de changer de sujet. Je te rappelle que c'est grâce à elle que tu es heureux en ménage.

Omar ignore ma remarque, mais ça, je m'y attendais.

— De deux, continue-t-il, elle m'a l'air très mignonne, Amanda.

— Le problème n'est pas là.

— Hm mm. Tes recherches sur internet, ça donne quoi ?

— Des rides. Je t'assure, ça me donne des rides. Tiens, là, regarde, dis-je en plissant les yeux.

Omar plisse les yeux lui aussi, puis réalise que je me moque de lui et jette son torchon sur le comptoir.

— Nan mais attends, dis-je. Ça a l'air bénin, ces sites de rencontres, mais en fait, tu mets tous tes espoirs dans une équation. Tu tombes miraculeusement sur un profil qui coche plein de cases alors tu t'emballes, et puis finalement, tu rencontres la fille et tu es déçu. Ça me déprime, d'être déçu par les gens, et là pour le coup, j'ai l'impression d'être vieux. Quand j'étais jeune, je trouvais tout le monde formidable.

Nous regardons Amanda traverser la rue. Je pense qu'elle nous a vus.

— Tu t'es demandé si peut-être l'amour, tout ça, c'était un peu plus que cocher des cases ? demande Omar, comme pour lui.

— Je ne sais pas. L'algorithme me demande de décrire la femme idéale, moi en bon élève, je réponds aux questions. Si tu veux le savoir, la trentaine, brune, cheveux courts...

Omar lève les yeux au ciel, et ça aussi, je m'y attendais.

— Rigole, rigole, dis-je. Les filles aux cheveux longs, c'est de la publicité mensongère. C'est joli cinq minutes, mais après, elles se

les attachent avec des barrettes et des nœuds-nœuds et des espèces de serre-têtes en élastique tout moches et ça a l'air de rien, y a des cheveux partout dans la salle de bains, le matin ça rebique, c'est pas du tout ce qui était prévu. Alors que les cheveux courts, voilà. Tu sais ce que tu vas avoir, même les jours de temps de chien.

— Je suppose que tu as mis aussi 1m65, divorcée, un enfant, végétarienne, ambitieuse, couche-tôt, Bac+5, qui aime l'art asiatique, le jogging et les séries américaines mais seulement en VO, habitant dans le 20ème. Ça fait trois ans, Guillaume. Il faudrait peut-être modifier l'algorithme ?

— Le 19ème arrondissement, ça va aussi, dis-je d'un air pincé.

Je me concentre sur ce qui se passe dehors ; je ne vois plus Amanda. Peut-être qu'elle a vu nos bouilles déprimées et qu'elle s'est fait la belle. Je l'avoue, je préférerais.

— C'est facile, pour toi, avec Charlie... dis-je enfin.

— Non, justement, c'est pas facile.

— Ah bon ?

La sonnette de la porte de *Foodie Num Num* interrompt notre conversation. C'est Amanda. Quand elle me voit, elle m'adresse un sourire soulagé, comme si elle se trouvait enfin en territoire ami.

— Bonjourwe !

Suivent des embrassades d'une maladresse exemplaire ; moi proposant, naturellement, les deux bises rituelles parisiennes, Amanda se lançant au même moment dans un corps à corps à l'américaine, se souvenant trop tard qu'il faut m'embrasser, ses lèvres tombant sans le vouloir sur mon cou dans un baiser qui aurait été presque coquin sans l'embarras collectif que, fatalement, il suscite. Amanda s'efforce de cacher ses joues rouges comme un camion de pompier new-yorkais en plongeant le nez dans son sac à main, duquel elle sort une pochette arborant le logo Louis Vuitton.

— Bon anniveursaiwe, Guilôme !

Je prends possession du paquet avec un sourire niais, muet et profondément coupable.

— Tu n’aurais pas dû, Amanda, c’est trop. Je, euh, je l’ouvrirai quand tout le monde sera là, ok ?

Comme elle me regarde, toujours écarlate, toujours debout dans sa doudoune, je décide de nous épargner les bisés de remerciement que dicte l’étiquette française.

— Okay, okay, dit-elle d’un ton précipité, se tordant les mains. Edie, elle n’est pas ici, non ?

Omar intervient en parlant très fort et en faisant plein de gestes, expliquant que tout le monde est en retard. Il prend le manteau d’Amanda, l’invite à s’asseoir à côté de moi, lui sert un verre de vin rouge sans même lui demander ce qu’elle veut. Tellement plus doué que moi, Omar, avec les femmes.

Amanda et moi restons alors attablés, tentant sans grand succès d’entretenir une conversation intelligente. Elle m’explique les causes de son retard, en français, avec ce qu’on peut raisonnablement qualifier d’énergie du désespoir.

— Le métro, il était beaucoup de gens, et il arrêté, *like*, han. (Elle se projette en avant comme une rame de métro qui viendrait se fracasser contre une table ; dans un réflexe, je retiens le verre de vin vacillant). Et moi, comme ça, (mime d’une fille qui se demande ce qui se passe) et un homme dans le métro yaha yaha yaha (mime d’un Français râlant, sourcils froncés, torse bombé), et moi, no no no (mime d’une fille qui se dirait : je me tire). Alors je marche dans le rue, *you know*, je marche, je marche, beaucoup de temps (fille essoufflée) et le rue, *you know* (signe de rue en pente) et (tire la langue), etc.

Après cette montée de la rue de Belleville autant que du pic infranchissable de la langue française, je suis moi aussi à bout de souffle, et toujours agrippé à mon verre de vin comme à un alcool salubre. Edie m’avait dit que dès son premier jour chez I LOVE

PARIS (l'agence de voyages qui nous emploie tous les trois), Amanda avait demandé à tous de ne lui parler qu'en Français, pour qu'elle fasse rapidement des progrès. Mais les progrès arrivent toujours plus lentement qu'on ne le croit ; j'en connais un bout, moi qui parle huit langues, si on compte les mortes. Ça me démange de lui répondre en anglais, que je maîtrise parfaitement, mais pour cela comme pour tant de choses, je reste le garçon poli qui s'en tient à ce qu'on lui demande.

Nous avons épuisé le temps qu'il fait, les potins sur notre directrice d'agence et le degré de pente des rues parisiennes. Alors, sous prétexte de briser une glace qui menace de s'épaissir davantage, je décide de lui faire des confidences.

— Ça me fait penser, quand j'avais seize ans — c'était il y a exactement vingt ans, j'ai fait une boum. *Birthday party*. Environ quarante amis devaient venir. C'était un dimanche, aussi, il faisait très chaud, comme en été.

Avec des mots simples et en prononçant chaque syllabe, je lui parle de ma jeunesse en Vendée, au bord de la mer. La grand-mère d'Omar y habitait aussi ; quand on était petits, je le voyais pendant les vacances, puis il est venu s'y installer définitivement et on a passé les années de collège et de lycée ensemble.

À mesure que je me confie, c'est étrange, les événements reviennent dans mon esprit avec une clarté étonnante.

La maison de mes parents aux Sables-d'Olonne, le papier peint exotique du salon où nous avions prévu de danser, le parfum du gâteau au chocolat que faisait la grand-mère d'Omar, jamais assez cuit et pourtant si bon. Je me revois au milieu des bouteilles de Coca, des ballons, des 45 Tours empilés sur la Hi-Fi de mon père. J'étais sur mon trente-et-un, du gel dans mes cheveux et un nouveau pull que ma grand-mère trouvait horrible.

C'est alors qu'une immense vague de nostalgie me prend au dépourvu, devant cette fille que je connais à peine et qui n'a pas

l'air de tout saisir. De son comptoir, Omar, qui a dû voir que je sombre dans le mélodrame, s'écrie :

— La chute, Guillaume, la chute. Épargne-nous les madeleines et tout le tintouin.

Le temps de dire à Amanda que les madeleines sont une référence à Marcel Proust, mais surtout à la vivacité des souvenirs lointains et à la nostalgie de l'enfance, au temps perdu et que le tintouin... eh bien... Finalement, je soupire :

— Bref. Sur quarante invités, cinq sont venus. *Only five people came.*

— Aww, fait Amanda, avec une tête dont l'expression navrée va largement au-delà du nécessaire.

Avant qu'elle ne tire des conclusions hâtives (Dieu sait que j'en avais tiré assez cet après-midi terrible d'il y a vingt ans), je continue :

— Le lendemain matin au lycée, j'ai su qu'une fille avec qui j'étais sorti — *dated, you know* — et que je n'avais pas conviée à ma fête, avait invité toute la classe chez elle. Ses parents avaient une piscine magnifique. *A swimming pool. Revenge. Vengeance.*

Le visage d'Amanda s'illumine d'un grand sourire béat. Alors que je me demande comment mon histoire triste à pleurer pourrait être la cause d'une quelconque liesse, elle s'exclame : —I know ! Ce jour, tu rencontré Edie !

— Ça, on n'est pas près de l'oublier, tiens, dit Omar en s'asseyant avec nous.

— Mes quatre meilleurs amis étaient là, quand même. Dont Omar qui avait des dreadlocks à l'époque. Et l'un de mes amis est venu avec sa nouvelle copine, une blonde complètement cinglée, habillée avec des fringues de ouf, du vintage avant l'heure, des paillettes sur les yeux. *Totally crazy.* C'était Edie. Tout le monde est parti à l'étranger finalement, sauf Edie et moi, on est montés à Paris.

— Et ben, ça nous rajeunit pas, tout ça, soupire Omar en se passant la main sur son crâne imberbe.

Lorsqu'il retourne derrière le bar, je jette un œil furtif à la pendule. Amanda a remarqué. Elle se penche vers moi, plante ses yeux dans les miens et me dit doucement en anglais qu'il ne faut pas s'inquiéter, que mes amis vont venir aujourd'hui. Je proteste, peut-être un peu trop, que je n'ai gardé nul traumatisme de l'expérience. Puis le silence s'installe à nouveau, mais cette petite phrase d'Amanda, cet instant authentique, m'a touché.

Du coin de l'œil, je la regarde. C'est vrai qu'elle est jolie. Omar aurait-il raison ? Est-il temps de changer l'algorithme ?

La vibration de mon portable me sort d'un scénario qui s'emballe.

— Texto d'Edie, je crie en direction d'Omar. « Taxi raciste à Répu ».

Omar éclate de son rire absurde, mais son gloussement est bientôt noyé par le rugissement d'une machine. Les tartelettes à la rose sous leur cloche en verre en tremblent : une Harley-Davidson vient de se garer dans la petite rue qui fait l'angle, en face d'une porte cochère et d'un panneau « Interdiction de stationner ». En descend un type trapu, cheveux blonds cendrés en baguette, faciès de bouledogue, veste en cuir non-animal brodée de perles et de clous qui représentent des signes variés de désobéissance citoyenne.

Pierre-Alexandre, que nous appelons Pierre-Ex.

C'est notre cadet avec ses trente ans tout frais, il a intégré la bande il y a cinq ans, lorsqu'il a emménagé au-dessus de *Foodie* ; depuis il a changé d'adresse, mais son port d'attache est resté le même. Il dirige une petite agence de graphisme qui travaille pour des fabricants de voiture. Les films noirs d'art et d'essai qu'il réalise à ses heures perdues engloutissent l'intégralité de ses économies. Il dessine des pin-up en grand format et donne toute la tendresse qu'il prétend ne pas avoir à Pabst, son chaton noir.

Il entre, casque à la main. Un courant d'air mâle parcourt *Foodie Num Num*. Il me semble qu'Amanda a baissé les yeux.

— Désolé, je suis à la bourre. J'ai été arrêté par les flics. Rond-Point des Champs. Même un dimanche après-midi, c'est les 24 Heures du Mans, y avait même un bus de touristes, un truc énorme avec quatre-vingt pékins dedans, il l'a pris tellement vite, le virage, qu'il était sur deux roues. Je t'assure, sur deux roues ! Et à ton avis, qui ils arrêtent ? Le pépère en chopper qui fait du trente à l'heure sans rien demander. Normal. Mais t'as un casque, y a forcément une sale gueule dessous, et hop, contrôle des papiers. On vit dans un pays de fachos. Salut mon grand.

Pierre-Ex fait deux bises à Omar. Le biker et le grand Noir qui s'embrassent comme des filles, je sens qu'Amanda prend note.

— Tu faisais du trente à l'heure ? demande Omar, un sourcil levé.

— Nan, c'est une façon de parler, je faisais du soixante, mais c'est quand même moins dangereux que les fous en bus à touristes. Dis, euh, je croyais que c'était que nous c't'aprèm ?

Pierre-Ex donne un petit coup de tête vers Amanda.

— Collègue à Edie, souffle Omar. Américaine. Il faut lui parler len-te-ment.

Pierre-Ex s'approche de moi, me prend par les épaules avec tant de fougue qu'il me décolle de la chaise.

— Alors, ma poule, trente-six ans, c'est pas beau, ça ? Non, c'est beau, dis-le que c'est beau.

— C'est beau. Pierre-Ex, je te présente Amanda. Amanda, Pierre-Ex. »

— Mademoiselle. Ne laissez pas la syntaxe gauloise vous couper le sifflet, car comme dit le poète, « qu'importe de quoi parlent les lèvres, lorsqu'on écoute les cœurs se répondre ». N'est-il pas ?

Amanda lui offre un demi-sourire figé par la panique.

— Pawdon ?

— *Pierre-Ex is very happy to meet you*, je lui souffle.

— Okay. Moi aussi, répond-elle, à peine rassurée.

J'adresse un regard réprobateur à Pierre-Ex.

— Quoi, je fais rayonner la culture française, comme que la ministre elle a dit. Tiens, v'la Charlie.

Je vois alors Omar lever les yeux vers la vitre et se précipiter vers notre tablée, inquiet.

— Au fait, pas un mot de ce que vous savez, je lui ai encore rien dit, OK ? murmure-t-il.

— Quoi, tu lui as pas encore parlé ? je dis, atterré. Ça fait un mois !

Dehors, Charlie déambule à grands pas devant les graffitis, se fondant dans le décor urbain. Les mains enfoncées dans un sweat noir, un slim noir moulant sa silhouette longiligne, des Doc Martens noires frappant l'asphalte, sa peau teintée de pays lointains à peine visible dans l'ombre de la capuche, elle ressemble aux filles qui font peur aux petits bourgeois comme moi dans la cour de récré. Il faut un deuxième coup d'œil — mais qui est prêt à l'accorder ? — pour deviner la posture droite de l'ancienne danseuse de ballet, la douceur dans ses yeux soulignés de khôl, sa voix à peine audible qui reconforte. Charlie possède une sagesse bien au-delà de ses trente-sept ans, et nous nous sommes tous, sans exception, confiés à elle aux heures difficiles, écoutant ses phrases toujours justes. Elle est conseillère à Pôle Emploi, un poste qui ne satisfait plus sa volonté de changer le monde. Charlie est une âme à part ; la meilleure d'entre nous, sans aucun doute.

— C'est pas le moment, les gars, prévient Omar. Faites-moi confiance, c'est pas le moment.

— Non, mais bien sûr qu'on va rien dire, et l'esprit de corps ? le rassure Pierre-Ex. Vos gueules, la voilà. Omar, reprend-il tout haut, c'est quoi, ce jus de nana que tu nous sers ? T'aurais bien un Sancerre ? Ah, salut Charlie.

— Désolée, je suis en retard. J'ai discuté avec un mec, en bas.

Un mec. Nous savons tous ce que ça veut dire. Un zonard, près du métro.

— Bon anniversaire, Guillaume, dit-elle en m'embrassant. Il te va bien, ce pull.

— Ce pull... coupe Pierre-Ex. Tu dis ça comme s'il en avait d'autres ?

Charlie ignore Pierre-Ex et se tourne vers Amanda dans un grand sourire maternel.

— Ça va, Amanda ?

— Oui, merci, répond Amanda, reconnaissante que quelqu'un lui parle lentement avec des phrases faciles.

— Tu t'habitues bien à Paris ? Tu aimes Paris ?

— Ah..., commence Amanda, puis elle hausse les épaules, pour dire que c'est ni oui ni non. Pas comme je pensais. Difficile, je... Difficile.

Et il me semble apercevoir un tremblement de la lèvre dans ce deuxième « difficile ».

— Ça va aller mieux, avec le temps, j'en suis sûre, dit Charlie, en posant sa main sur l'épaule d'Amanda.

Le sourire que lui adresse Amanda déborde de gratitude, comme si les mots de Charlie étaient une compresse chaude. Moi, je me demande comment elle fait, Charlie, pour être aussi convaincante avec des banalités comme ça. Si elles étaient sorties de ma bouche, on m'aurait pris pour un nigaud condescendant. Mais Charlie, non. Peut-être parce que de mémoire d'homme, on n'a jamais entendu Charlie mentir et que notre cœur animal sait reconnaître les innocents qui disent vrai.

Je regarde Charlie se diriger vers Omar, mais baisse les yeux lorsqu'ils s'embrassent, même si ce n'est qu'un bisou minuscule sur la bouche, les lèvres qui se touchent à peine, le baiser des vieux couples. Malgré les houles passagères, l'histoire d'amour de Charlie

et d'Omar tient bon depuis huit ans, assez pour donner de l'espoir à la bande de célibataires que nous sommes. Elle se sert d'un chocolat bio commerce équitable sous une des cloches du comptoir et demande :

— On attend qui, là ?

Mais personne n'a le temps de répondre car la porte s'ouvre dans un cri de guerre et soudain un truc en mouvement traverse le restaurant, façon boule de tonnerre dans *Tintin et Les Sept Boules de Cristal*, pour atterrir sur moi, renversant presque ma chaise.

— Bon anniversaire, Papa !

Pendant que les bras tout fous de mon Petit Baz, six ans et demi, me serrent le cou et que ses bisous dans mon oreille me font plisser les yeux, je distingue Juliette qui traîne deux sacs en tissu fleuri et un cartable *Tortues Ninja*.

Juliette.

Trente-cinq ans, brune, cheveux courts, 1m65, végétarienne, ambitieuse, couche-tôt, Bac+5, qui aime l'art asiatique, le jogging et les séries américaines mais seulement en VO.

Elle n'est pas divorcée car nous ne nous sommes jamais mariés. Elle habite dans le 20ème, à deux rues de chez moi.

Avec Marc, son fiancé.

Juliette salue toute la compagnie et pose les sacs sur une chaise près de moi.

— Je t'avertis, il est très en forme, soupire-t-elle en me faisant une bise sur chaque joue. Je lui ai donné du vermifuge, je sais pas si c'est ça. Ou c'est peut-être la pleine lune.

Petit Baz, les cheveux bouclés en pétard, les lunettes rouges sur son petit nez levé, se précipite sur la table et, attrapant le gros paquet bleu, fait :

— C'est quoi ton cadeau ?

— Ah oui, au fait, bon anniversaire, dit Juliette. Tiens, on a un truc pour toi.

Elle alors sort un sac plastique de la FNAC.

— Désolée, j'ai pas eu le temps de l'emballer. C'est Baz qui a choisi.

Petit Baz attrape le sac et me le tend, ses yeux brillant d'excitation. Bien sûr, il est bien trop minuscule pour comprendre, Basile, que ces yeux-là, c'est le plus grand des cadeaux et il peut y avoir n'importe quoi dans ce sac, ça n'a pas d'importance. Mais un cadeau d'anniversaire, quand on est si petit, c'est une des choses sacrées de la vie, alors je dis avec une voix de papa heureux :

— Qu'est-ce que c'est qu'il y a dans ce sac ? Oh ! Un DVD de Harry Potter !

— Maman elle a dit que je pouvais le regarder avec toi, même si c'est pour les grands.

Juliette lève les yeux comme pour dire « tu te démerdes ». C'est là tout notre arrangement : nous avons chacun Basile une semaine sur deux et le bonheur de notre drôle de famille repose sur la confiance réciproque que l'autre fait de son mieux.

— Tu m'étonnes qu'il est en forme, cet enfant, dit Pierre-Ex en le chatouillant.

Petit Baz rit aux éclats et fait des gestes de ninja. Juliette nous dit qu'elle ne reste pas parce que Marc l'attend (contraction de mon estomac), elle fait un câlin à Petit Baz, salue tout le monde de la main et bientôt tout ce qu'il reste d'elle sont de vagues effluves d'un parfum qui me rend fou et la marque de son rouge à lèvres sur la joue de mon fils.

— C'est quand que tu souffles les bougies ? demande Petit Baz.

— On attend encore une invitée...

La pendule indique 16 h 50. Omar maugrée :

— Franchement, elle exagère. Non ?

— Edie, elle n'est pas venir ? risque Amanda.

— Si, si, elle va venir, sourit Charlie. Edie ne manque jamais

une fête. Au fait, le mec qu'elle voyait, l'Argentin, là, comment il s'appelle...

— Sébastian, dis-je.

— C'est ça. Il vient ?

— Je ne pense pas, intervient Omar. Je lui ai demandé de nous épargner ceux qu'on ne va pas garder aux réunions de famille. Parce qu'on s'attache, on s'attache et hop, tout d'un coup, on n'en entend plus parler.

Charlie éclate de rire.

— Merde, s'exclame Pierre-Ex en tapant de sa main robuste sur la table, ce qui fait sursauter Amanda et rire Petit Baz. C'est Edie qui a le cadeau commun, on peut même pas commencer sans elle.

— On peut ouvrir le Champ'. Tu vas voir que ça va la faire arriver, intervient Omar en saisissant une bouteille de Veuve Clicquot dans son frigo.

Charlie, toute frétilante soudain, s'approche de moi, épaule à épaule, et me dit :

— Oh, allez, tu peux bien ouvrir ton paquet bleu.

Je ne me le laisse pas dire deux fois, je déchire le papier-cadeau et ôte le couvercle. Je plonge le regard à l'intérieur.

Une plante verte. Couverte d'épines.

— C'est pour égayer ton appartement, dit Charlie, les yeux espiègles.

— Pour moi ? Mais euh, c'est quoi ? je demande en faisant la grimace et essayant d'extraire le pot de sa boîte en carton.

— Un Gremlins. Mignon maintenant, mais si tu l'arroses, il détruit ta vie, répond Pierre-Ex, qui a lu dans mes pensées.

— Un *Coussin de Belle-Mère*. Très facile d'entretien, dit Charlie patiemment.

Mais j'ai bien vu son air malin et ça me rend nerveux. Amanda pouffe soudain de rire et Pierre-Ex fait son sourire de travers, et hoche la tête. Je me demande bien ce que cette plante peut avoir de

si hilarant, quand Petit Baz met son index sur le pot et essaye de lire.

Je fais pivoter la plante. Sur le pot bleu est inscrit en lettres noires : I WILL SURVIVE.

La chanson de Gloria Gaynor remixée par un DJ électro emplît alors la salle, et Omar commence à se dandiner à côté de la sono, visiblement fier de lui.

J'ai bien saisi l'allusion à Juliette, mais je me plie au jeu et souffle au cactus :

— Ne les écoute pas, vieux. On va être bien ensemble.

Et ça fait rire la galerie.

J'ouvre l'autre paquet dans la pochette dorée : c'est un CD fait maison par Omar, une « mix-tape » avec tous ses morceaux préférés, des choses américaines très pointues et très obscures dont je ne me souviendrai jamais des noms. Je soupçonne Omar de n'avoir un resto que pour le plaisir de faire le DJ. Je dis « ah ah », je montre le CD à l'assemblée, Omar semble satisfait de son effet et je mets le CD dans la poche de ma veste. J'ai déjà une étagère pleine de ces mix-tapes qu'il me concocte depuis nos treize ans ; je les passe dans ma sono pour crâner lorsque je fais des fêtes chez moi, sinon, ils prennent la poussière. Mais un anniversaire ne serait pas un anniversaire sans une mix-tape d'Omar.

Charlie s'est déjà mise à danser. Amanda n'a pas trouvé le courage de se lever, mais elle gigote sur sa chaise.

La fête a commencé.

Mais avant que je puisse me lever, mon téléphone vibre sur la table. Pierre-Ex se penche pour lire l'écran : « Mamie ».

— Omar, c'est pour toi ! hurle Pierre-Ex.

Je pousse Pierre-Ex de mon coude et je réponds. C'est ma mère, qui appelle de la maison de ma grand-mère sur l'île d'Yeu, en Vendée. Je dois boucher mon oreille gauche pour entendre ce que

Maman me dit, la voix de Gloria Gaynor beuglant toujours que j'allais survivre.

— Bon Anniversaire mon chéri, oui, tout va bien ici, Mamie un peu fatiguée, mais ça va aller, je ne te dérange pas longtemps parce que je sais que tu es avec tes amis. Je t'ai fait un petit virement, tu penseras à regarder ton compte en banque, je t'embrasse fort mon Guillaume, je te passe Mamie.

— Mais enfin, j'aimerais qu'on arrête de dire que je suis fatiguée !

La voix de ma grand-mère explose dans mon téléphone.

— À quatre-vingt piges, j'ai quand même gagné le droit de poser mes fesses sur une chaise toute la journée si je veux et qu'on me fiche la paix, rooo !

J'entends ma mère derrière dire « Tu peux à peine te lever de ton lit depuis la semaine dernière. Je te connais, quand même ! Tu es fatiguée. »

— Écoute pas ta mère, elle raconte des âneries. Je pète la forme. Bon, et toi ? Toujours célibataire ?

— Non non, j'ai décidé de me marier avec la première fille venue, juste pour te faire plaisir, Mamie.

— Bon petit.

Omar, qui a baissé la musique, s'approche et m'ordonne :

— Passe-la moi. Madeleine, c'est Omar. Comment ça va ?

Je n'entends pas le reste, car il se dirige à grands pas vers l'arrière-boutique, mais je sais bien qu'ils parlent de mon attachement à mon ex. Ça semble pathétique lorsque d'autres le disent ; mais dans mon for intérieur, je trouve que, vu les circonstances, mes obsessions et moi allons plutôt bien ensemble.

Omar parle à Mamie comme si c'était la sienne, et pour cause : lorsque nous étions plus jeunes, nos deux grand-mères étaient amies. Bertrand, le frère d'Omar, de deux ans son aîné, était devenu au fil des ans un délinquant agressif. Leur mère s'est

battue pour enrayer cette descente aux enfers, avec le petit Omar comme témoin de leurs conflits incessants. À la mort de leur mère suite à une longue maladie — maladie dont la cause, selon Omar, était Bertrand — les deux garçons (de père inconnu) étaient venus vivre avec leur grand-mère. Mamie avait décidé de prendre Bertrand sous son aile, et le voyou, contre toute attente, s'était plutôt laissé faire. Bertrand avait finalement retrouvé, sinon le droit chemin, en tous cas un chemin plus droit, jusqu'à finalement il y a quelques années, entamer des efforts de rédemption dont je ne connais pas les détails car aucun de nous n'a le droit de mentionner Bertrand devant Omar. Je soupçonne Omar d'aimer parler à Mamie car elle est la seule personne qui puisse lui donner des nouvelles de son frère, la seule famille qui lui reste, sans qu'il ait à les demander.

Quand Omar me repasse mon téléphone, j'entends Mamie dire à ma mère :

— Il est toujours aussi mignon, ce garçon.

— Bon, Mamie, c'est moi, ton *vrai* petit-fils, pas celui que tu aurais voulu avoir.

— Oui oui. Où est-ce qu'on en était, déjà ? Ah oui, Omar m'a dit pour les équations, là. Tu sais, ce genre d'affaires, ça se décide pas. La vie, elle aime faire des surprises, c'est comme ça. Si tu veux être pépère, mon gars, prends les choses comme elles viennent : les choses, les gens, les emmerdes, la joie, la mort aussi, tiens, pendant que tu y es.

— Sur cette note joyeuse..., j'interromps.

Mais Mamie, lorsqu'elle est lancée, elle est lancée.

— Si tu laisses faire, d'une, non seulement, tu seras moins emmerdé. Mais surtout, crois-en une vieille mamie comme moi, c'est là-dedans qu'il y a le meilleur à prendre. Faut juste faire confiance, c'est pas dur. Cherche plus et tu vas trouver.

— Merci Mamie, dis-je en gesticulant à Omar de me servir une

coupe de Champagne. On se rappelle dans la semaine, d'accord ?  
Allez, je t'embrasse.

— Attends, mon Guillaume, interrompt-elle, soudain essoufflée.  
Je voulais te dire...

Elle s'arrête de déblatérer pendant deux bonnes secondes, ce qui est très long pour ma grand-mère.

— Tu sais que je t'aime bien. T'es un bon gars. Je...

Mais j'ai arrêté d'écouter car dans la rue il se passe quelque chose de tout à fait impossible. Pierre-Ex s'est approché de la vitre pour mieux voir. Omar, Charlie et même Amanda collent leur nez à la fenêtre.

Dans la rue de Belleville, arrive, pantelante en montant la côte raide, Edie.

*À bicyclette.*

— ... niversaire et plein de bonheur, hein. T'es-t-y là ? demande ma grand-mère dans l'écouteur.

— Oui oui, Mamie. Je t'embrasse fort aussi. On se parle la semaine prochaine. Allez, au revoir, au revoir.

Alors que je raccroche, Omar dit :

— Plus de Champagne pour moi, j'ai déjà des visions.

— Les gars, siffle Pierre-Ex, l'hiver va être rude.

— Je pensais même pas qu'elle savait en faire, du vélo, murmure Charlie.

— Sans les petites roulettes, en plus ! ajoute Petit Baz, qui est monté sur une chaise pour bien voir.

Moi, je souris bêtement. J'oublie totalement le reste, les embrassades d'Amanda, le vermifuge de Juliette, les cachotteries d'Omar, les perles de sagesse de Mamie et trente-six ans de funambulisme.

Je regarde Edie perchée sur son vélo.

Amanda est la seule à avoir une réaction sensée : elle sort son portable et immortalise le moment dans une photo.

Nous devons avoir l'air malin, vu de dehors, tous le nez à la

vitre, à suivre Edie, qui nous a forcément vus, mais reste toute droite sur son Vélib', comme si elle faisait ça tous les dimanches. Notre cycliste a des talons aiguille, de longues jambes dans un jean tout trempé sous le genou, une espèce de poncho péruvien, de longs cheveux blonds mouillés, les joues roses d'effort. Et pendant du guidon, un sac en papier complètement défoncé.

— Toutes ces émotions, ça me donne soif, dit Pierre-Ex en se laissant tomber sur sa chaise et se servant du Champagne.

Quand la porte du restaurant s'ouvre, nous avons tous regagné notre place.

Edie fait ses premiers pas dans le restaurant. Dans la salle, c'est comme si un courant d'électricité était entré. La tête haute, ses yeux d'un bleu sombre à peine perturbés, son petit nez retroussé d'un air de dire je m'en balance. Mais chacun, même Pierre-Ex, sent instinctivement qu'il vaut mieux la fermer. Baz fait quelques pas en arrière pour la laisser passer. Elle marche solennellement entre les tables, ses talons claquant sur le carrelage ancien. Edie est une de mes meilleures amies depuis vingt ans — non, ma meilleure amie. Elle virevolte dans notre existence à tous, avec ses idées débordantes de mordant, ses éparpillements amoureux, ses talents trop nombreux, ses défauts attendrissants, aussi. Il y a toujours une urgence à vivre, chez Edie, presque une impatience, un je-ne-sais-quoi de *too much* — l'opposé complet de ma prudence contemplative, et pourtant, nous avons toujours été inséparables. Je suis donc habitué à ses entrées fracassantes, mais cette fois-ci, elle m'impressionne davantage ; peut-être parce qu'elle reste elle-même, flamboyante, têtue, glorieusement indifférente à l'opinion des autres, avec ce panache si particulier, *malgré* un revers de fortune qui, si l'on en croit ses habits souillés, son sac défoncé et son maquillage effacé par la sueur, aurait battu à plate couture le plus coriace d'entre nous.

Edie s'assied en face de moi et plante ses yeux bleus dans les miens. Sa poitrine trahit un tumulte puissant, et pourtant elle s'ef-

force de paraître absolument détendue. Dans un geste théâtral, elle pose le paquet défoncé sur la table. C'est un sac sobre mais très chic ; quelques heures plus tôt, il avait dû faire de l'effet. Mais un événement dont nous attendons tous la narration l'a transformé en un origami raté, misérable et sale sur lequel pendouille un ruban doré mouillé.

Je veux dire merci mais change d'avis au milieu du mot.

— Mer... Mmm. Hum.

Edie saisit une coupe vide et la lève au-dessus de sa tête sans quitter le paquet des yeux. Omar, qui est vif, se précipite et la remplit de Champagne. Toujours pas un mot de l'assistance.

Même la musique s'est arrêtée. Edie boit d'un trait, ce qui semble avoir un effet calmant sur son souffle. Aussitôt vidé, elle lève son verre à nouveau. Omar s'exécute encore, mais cette fois il ajoute :

— Tu veux nous raconter maintenant, ou on se siffle douze bouteilles avant ?

Ce n'est qu'une fois la nouvelle coupe avalée qu'Edie daigne bouger ses lèvres, auxquelles nous sommes tous pendus :

— Je déteste Paris.

Murmure d'approbation générale. Amanda demande « c'est le métro, no ? » Charlie lui caresse le bras, Omar prend machinalement sa cigarette de son oreille et la met à sa bouche. On ne connaît pas le fin mot de l'histoire, mais chacun compatit *de facto*. Et attend la suite.

Mais Edie répète seulement « Je déteste Paris », et c'est tout.

Après quelques secondes de silence, Pierre-Ex pointe du doigt le paquet sur la table.

— Je veux pas plomber l'ambiance, mais euh... c'est notre cadeau commun, ce tas, là ?

— Non, mais c'est juste l'emballage, je tempère, en pensant à ce

que Charlie pourrait dire à ma place. Je suis sûr que ce qu'il y a dedans...

— Non, non, coupe Edie, c'est foutu aussi, ce qu'il y a dedans.

Elle fait une grimace qui me fend le cœur. Soudain je crains qu'elle ne se mette à pleurer et je ne suis pas le seul. Mais à la place, elle sourit. En me regardant.

— T'as le chic pour me porter la poisse, que veux-tu que je te dise.

— Quoi, moi ? J'ai rien fait.

(Et c'est vrai, enfin. Je n'ai rien fait.)

Elle respire un grand coup, passe sa main dans ses cheveux blonds et commence :

— Je hèle un taxi. On n'a même pas passé le premier feu que le mec me dit que si le pays fout le camp, c'est la faute aux Juifs et aux Arabes.

— Bah voilà, s'exclame Pierre-Ex en tapant sur la table. Tu vois, quand je te disais qu'on vit dans un pays de...

Je lève la main pour lui signifier de garder ses commentaires pour lui et permettre à Edie de continuer.

— Au début, je l'ai laissé dans ses délires, vu que c'était ton anniversaire et que j'étais déjà en retard. Mais arrivés à Répu, j'ai pas pu me retenir, ça a été plus fort que moi. Disons que nous avons eu des mots.

Que ces mots aient été particulièrement choisis, aucun de nous n'en doute. Derrière ses manières de grande dame se cache un tempérament volcanique et, réservé pour les moments volatils, un vocabulaire de benne à ordures.

— Des mots... des mots... qui a eu le dernier ? demande Pierre-Ex.

— Mes escarpins. La portière de sa Merc' blanche se souviendra que je chausse du 40.

Charlie fait « roooo », et murmure que ça aurait pu mal se finir.

— Il pleuvait, pas un taxi, comme d’hab’, donc tu as pris un vélo, en déduit Omar.

— Tu n’as pas prendre le métro ? relance Amanda.

Charlie fait non de la tête, lui dit tout bas « Edie ne prend jamais le métro. »

— C’est qu’après l’avoir traité de tr... continue Edie.

— Non non, je m’exclame en mettant mes mains sur les oreilles de Petit Baz qui a une énorme envie d’entendre la litanie d’insultes qu’Edie a chanté au taxi. C’est bon, on a saisi l’intention !

— ... et planté mon talon de dix dans sa caisse qu’il a démarré en trombe, que l’instant d’après... je me suis rendue compte que j’avais oublié le cadeau de Guillaume sur le siège arrière.

Cri général, Amanda qui demande « quoi, quoi ? », moi qui tente de traduire sans en perdre une miette. *Her shoe ... kicked the car ... left the bag...* Amanda qui fait des grands yeux et Edie qui, mine de rien, jubile.

— Alors ? dit-on en chœur.

— Alors, alors quoi ? reprend Edie. Qu’est-ce que vous auriez fait à ma place ?

— C’est sûr que tu ne pouvais pas retourner en magasin en acheter un autre, conclut Omar.

Là, j’ai soudain une énorme envie de savoir ce qui se trouve dans le paquet.

— Ben non, j’ai fait ma grande, tu vois, j’ai couru, hurlé qu’il fallait arrêter le taxi. Le mec s’est rendu compte du truc, a fait demi-tour en pleine rue, s’est arrêté cinq mètres plus loin et a jeté le cadeau dans le caniveau. Voilà le travail, merci les taxis parisiens.

— Ils sont pas tous comme ça, corrige Charlie. Je trouve d’ailleurs que la grande majorité est très sympa. Il suffit d’un pour miner leur réputation.

— Tu vois mes p’tites gambettes, là ? dit Edie en montrant son

jean trempé. Élan de solidarité. Le taxi juste derrière a roulé pile dans la flaque en face de moi.

— Bon, je coupe pour désamorcer le débat qui s’annonce épique. Moi j’aimerais bien l’ouvrir, ce cadeau, qui est revenu de loin. Hein Baz, on voudrait bien savoir ce qu’il y a dedans ?

Petit Baz s’approche du sac, le renifle et dit :

— Il sent le chien.

Omar lui fait signe de se taire, avec des gros yeux qui font semblant d’être sévères.

— Mais sur le trottoir, alors que je dégoulinais, j’ai eu une révélation, dit Edie.

Je ne sais pas pourquoi, je fais un mouvement de recul comme un instinct de survie face à un truc qui va exploser. Je ne peux pas décemment ouvrir le cadeau maintenant.

— J’ai pris deux décisions capitales, en fait, continue Edie. La première, je boycotte les taxis parisiens et je me mets au vélo.

Hilarité collective, prédictions de l’écroulement imminent de l’industrie du taxi, blagues à tendance cyclistes. Omar file aux cuisines avec Charlie en gloussant.

— Deuxième décision... Je quitte Paris. Je pars habiter à New York.

Pierre-Ex éclate de rire, mais son rire vient s’échouer lamentablement lorsqu’il se rend compte qu’elle pourrait être sérieuse. Amanda ouvre les yeux en grand.

Moi, je suis abasourdi.

Je sais que si elle a décidé d’y aller, elle ira. Étrangement, la seule question que j’arrive à articuler — et qui pourtant n’est pas la plus urgente — est :

— Et Sébastien, ton Argentin, il part avec toi ?

Edie hausse les épaules et baisse la tête. Je devine que ça veut dire non.

New York. New York. Je retourne le nom dans ma tête car il a

une drôle d'allure et il ne colle nulle part dans mes méninges. Pourtant ça fait des années qu'elle en parle, de cette ville qu'elle adore et où elle va passer quelques jours dès qu'elle a un peu d'économies. Les États-Unis. Si proches, mais maintenant qu'elle parle d'y habiter, si loin. Avant que je ne puisse trouver à New York une place dans notre univers à nous tous, les lumières s'éteignent et Omar, de son filet parfaitement faux, entame l'air de *Joyeux Anniversaire*. Charlie s'avance avec un gros gâteau au chocolat illuminé de trente-six bougies.

C'est un peu confus, car Pierre-Ex se met à chanter très fort, et Petit Baz aussi. Edie retient son souffle et me regarde et moi je la regarde aussi, elle et la mèche de cheveux trempés qui barre son front et la lumière des trente-six chandelles qui se reflète dans ses yeux. Je m'y perds un instant, dans ses yeux, car je viens d'y découvrir quelque chose que je n'y ai jamais vu, une lueur fragile, une érosion momentanée de cette vitalité invincible qui a toujours défini Edie, ou celle que je croyais connaître.

L'instant d'après la lueur est partie, je suis là, devant mon gâteau, ne sachant pas quoi faire de ce secret que mon amie vient de me confier malgré elle : Edie aussi souffre de solitude. Nous avons toujours pris ses amours à la légère, prenant son détachement et son panache pour une déclaration d'indépendance. Mais non, c'est limpide à présent, elle aussi est à la recherche de celui qui comptera, qu'importe le continent sur lequel il se trouve.

Et moi qui pensais que j'étais le seul à le chercher.

— Alors Papa, tu souffles ou quoi ? s'impatiente Petit Baz.

Ce qui se passe ensuite, je ne l'explique toujours pas. Techniquement parlant, j'ai inspiré, puis soufflé, sans trop d'élan mais avec quand même l'assurance qui vient de trente-six ans d'expérience des gâteaux d'anniversaire.

Les flammes ont à peine vacillé.

Avant que je ne puisse soupçonner un tour d'Omar avec des

bougies magiques, Petit Baz postillonne de toutes ses forces et tout s'éteint d'un coup. Des applaudissements suivent, puis des coupes de Champagne qui font « cling », des « merci merci merci », mais je n'y suis plus. Je suis en train de remonter le temps ; je revois les bougies d'il y a un an, et deux et trois et dix et vingt. Et je me demande comment j'ai fait, exactement, pour ne pas voir cette autre vérité toute simple : je...

— Allez, tu vas quand même ouvrir tes cadeaux, même ceux qui sentent le chien, dit Pierre-Ex.

Mes bras et mes doigts s'organisent comme ceux d'un automate, j'ouvre le cadeau d'Amanda et découvre des boutons de manchettes en métal et cuir noir, bien trop beaux pour mes chemises et bien trop coûteux pour être amical.

— Merci Amanda, *thank you so much*.

Amanda a rougi, je l'ai noté.

Puis mes mains arrivent au sac chiffonné. J'entends : « C'est Edie qui a eu l'idée ». Je soulève le paquet pour l'approcher de mon visage.

Le verre du cadre est cassé, mais ce qu'il détient est intact.

C'est une lettre signée.

De la main de Voltaire.

J'en ai les larmes aux yeux et je me sens idiot. Mes amis sont heureux, ils ont compris que le cadeau m'émeut beaucoup. Alors les mots s'emmêlent autour de moi : vente aux enchères, Edie a sauté sur l'occasion, une lettre de rien du tout, mais quand même, regarde, là, c'est sa signature, on changera le cadre, c'est rien ! « C'est qui Voltaire, Papa ? » Je crois que j'ai dit merci et que j'ai regardé tout le monde, mais à présent, je suis devant Edie et soudain tout devient précieux et urgent et fragile.

Je la revois hier, avant-hier et les milliers de fois où nous étions ensemble. Moi avec Juliette et quelques autres, elle avec mon meilleur ami, puis ceux dont je ne me souviens plus des noms, puis

célibataires, elle, moi, jamais au même moment, ou peut-être que si et on n'a pas remarqué. C'est comme si notre amitié avait dessiné des formes et des traits et des points jour après jour, et que soudain, au bout de vingt ans, je recule de quelques pas et je regarde enfin ; et je vois, éclairé par trente-six bougies, un tableau tout neuf et pourtant si familier, quelque chose de très beau qu'il suffit juste de colorier.

Je suis amoureux d'Edie.

À SUIVRE...

---

Plongez-vous dès maintenant dans la suite de l'histoire :



—> Où acheter *Le Cœur de Paris* :

**AMAZON** (ebook ou papier)

<https://amzn.to/48b1hup>

**KOBO** (ebook)

<https://bit.ly/3w25Vx6>

♥ **La boutique de l'auteur\*** ♥

(ebook ou papier)

<https://bit.ly/3u3KHi5>

—> ***\*Pourquoi c'est mieux d'acheter votre livre directement auprès de l'auteur ?***

- vous profitez de **2 euros de réduction** avec le code promo CAROLINE
- vous pouvez lire votre ebook sur n'importe quel appareil
- vous soutenez directement l'auteur sans payer plus

En savoir plus sur la boutique de l'auteur : **www.**

**carolinevermalle.com**

(et n'oubliez pas d'indiquer le code promo CAROLINE au moment de commander, pour profiter de votre réduction spéciale !\*\*)



\*\*Valable dans toute la boutique.